

## Le Doubs dans la littérature des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles

Le Doubs n'a longtemps été connu des voyageurs et des écrivains que par son site le plus spectaculaire, le fameux Saut-du-Doubs, objet de descriptions enthousiastes dès la fin du XVIII<sup>e</sup> et durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Avec ses « abîmes », ses « grondements de tonnerre », la « cataracte » terrifiante satisfait le goût du pittoresque et du sublime de la sensibilité romantique et devient un morceau obligé des récits de voyage de l'époque (Depping, Nodier, Andersen, Fée...). Cependant, tout ce qui se situe en aval de la « cascade sublime » reste peu exploré. Cela est dû à la difficulté d'accès du Doubs, à sa navigabilité réduite et au faible peuplement de ses rives, mais aussi et surtout à ce que le regard des voyageurs n'est pas encore éduqué à apprécier la rivière. Si la montagne et le lac ont été *artialisés*<sup>2</sup> dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en grande partie grâce à Rousseau, il faut attendre la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle pour que la rivière se transforme en paysage. Pour le Doubs, ce mouvement de *paysagisation* est presque insensible : certes, il est le sujet de tableaux de Gustave Courbet, il sert de décor au *Rouge et le Noir*, il est évoqué dans des récits de voyage (Xavier Marmier, Valérie de Gasparin...) et devient même le protagoniste d'un roman (Pierre César, *Au Moulin de la Mort*), mais ces représentations, qui restent ponctuelles, ne sont pas comparables à ce qu'on trouve au XX<sup>e</sup> siècle. En fait, c'est à ce moment-là que le Doubs entre véritablement dans les arts<sup>3</sup> et la littérature.

Paradoxalement, cette esthétisation est liée à l'essor industriel de la fin du XIX<sup>e</sup> : l'implantation d'usines hydro-électriques le long de ses rives et le développement de routes y donnant accès contribuent en effet à désenclaver la vallée du Doubs et à l'ouvrir

aux habitants des régions avoisinantes, ainsi qu'aux touristes ; dès lors, la *promenade au bord du Doubs* se popularise. En outre, les transformations spectaculaires entraînées par son industrialisation (lacs artificiels, assèchement de la rivière en aval des barrages, submersion de certains hameaux, etc.) rendent les amateurs du Doubs conscients de la vulnérabilité de son écosystème et de la fragilité de son patrimoine architectural, ce qui les conduit à valoriser ses richesses naturelles et culturelles, dans un double geste de rappel du passé et de saisie d'un présent menacé.

C'est pourquoi l'on trouve tant de publications sur le Doubs aux XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles<sup>4</sup>. Les ouvrages qui lui sont totalement ou partiellement consacrés sont en effet très nombreux, que ce soit dans les domaines de l'histoire, de la géographie, de la géologie, de l'architecture, de l'histoire naturelle, ou dans celui qui va nous intéresser ici, la littérature. Lorsque je me suis mis à recueillir des textes littéraires sur le Doubs, je ne m'attendais pas à une telle profusion. Non seulement les ouvrages et les textes isolés abondent, mais ils offrent une grande diversité d'approches et de tons. En tant que collectionneur du type accumulateur, je me trouvais dès lors face à un problème : comment exhiber mes trouvailles, *toutes* mes trouvailles, sans tomber dans l'inventaire et en rendant compte de cette diversité ? J'avais d'abord pris le parti d'une présentation chronologique et générique, mes textes pouvant se répartir en quelques grandes catégories littéraires : célébrations, fictions, autobiographie, poésie. Mais cette présentation n'était pas satisfaisante dans la mesure où elle ne rendait pas justice aux thématiques et aux postures d'énonciation communes à plusieurs textes. Il existe en effet des imaginaires et des *ethoi* partagés, qui transcendent les genres et les époques : la vision d'un Doubs mortifère ou source de vie, donnant lieu à une identification ou à une distanciation, traité sur un mode grave ou léger, etc. J'ai finalement choisi de soumettre ma présentation à ces polarisations, tout en conservant en partie les perspectives générique et chronologique, et tout en

<sup>1</sup> Pour les représentations littéraires du Doubs à cette époque, voir mon article « Le Doubs dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle », in *Des mots rayonnants, des mots de lumière. Mélanges Philippe Terrier*.

<sup>2</sup> Selon l'expression qu'Alain Roger (*Court traité du paysage*) reprend à Charles Lalo et qui désigne l'esthétisation de la nature par le regard artiste (en d'autres termes : notre œil est éduqué à contempler les paysages à partir de représentations artistiques promues comme modèles). Le terme de *paysagisation* est aussi utilisé par Alain Roger.

<sup>3</sup> En peinture, citons Charles L'Éplattenier, Robert Fernier, André Évard et Roger Huguenin ; dans le domaine de la photographie, Georges Bachmann se détache par la quantité et la qualité de ses clichés, abondamment utilisés comme illustrations des ouvrages sur le Doubs.

<sup>4</sup> Pour la part de ce corpus qui va jusqu'en 1990, voir la « Bibliographie des principaux ouvrages et textes sur le Doubs » de Jean-Pierre Brossard, qui compte environ 160 titres (in J.-M. Nussbaum, *Le Doubs, des Brenets à Saint-Ursanne*, p. 106-111).

essayant d'être le plus exhaustif possible. Le rapport complexe de certains auteurs au paysage et au *génie du lieu* m'a parfois obligé à quelques méandres dont on pourrait dire, pour les justifier, qu'ils sont à l'image de leur objet.

### Célébrations

Dans ma récolte de textes, j'ai pu circonscrire un premier ensemble constitué d'ouvrages monographiques qui sont des descriptions du Doubs, clairement annoncées dans leur titre : *Le Doubs, dès sa source à son embouchure, et bribes chronologiques* de Fritz-Albin Perret (1913), *Vallée du Doubs* d'André Beucler (1928), *Le Doubs* de Louis Loze (1930), *Le Doubs, des Brenets à Goumois* du Dr Eugène Robert (1932), *Les Rives suisses du Doubs* de Jules Grimaitre (1933), *Rencontre du Doubs* de Louis Loze (1956), *Images du Doubs* de Paul Jubin (1958), *Le Doubs* de Robert Fernier (1960), *Visages du Doubs* de Louis Loze et Jean-Marie Nussbaum (1961), *Le Doubs. Des Brenets à Saint-Ursanne* de Jean-Marie Nussbaum (1991) et *Le Doubs. De la source à la Saône* de Jean-Louis Clade (1994).

Ces monographies se veulent de *beaux livres* (leur texte, imprimé sur du papier de qualité, alterne avec des gravures d'artistes ou des photographies) et elles ont en commun la célébration des beautés du Doubs, parcouru d'amont en aval, en général de sa source près de Mouthe à son affluence dans la Saône, mais aussi par segments : *des Brenets à Goumois* (Robert), *de Soubey à Saint-Ursanne* (Jubin<sup>5</sup>), *des Brenets à Saint-Ursanne* (Nussbaum). Sans doute ces livres sont-ils les héritiers des *itinéraires* qui accompagnaient les voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle, mais si certains contiennent des propositions d'excursions ou des cartes, ils ne sont pas assimilables pour autant à des guides, car ils ne donnent pas d'informations pratiques et visent à une certaine *déréalisation* (à cet égard, le titre du *guide* de Jean-Marie Nussbaum, *Le Doubs, rivière enchantée*, est significatif<sup>6</sup>). Suivant donc le fil de l'eau, ils évoquent les différents aspects que prend le Doubs – lac, chute, rapides, morte eau, etc. – et les *hauts*

*lieux* qui le bordent – villes, édifices religieux, ruines de châteaux, mais aussi falaises, roches (de Calvin, du Singe...), étranglements, etc. –, de même que *l'esprit* des lieux : atmosphère, mentalité des habitants, croyances, légendes. D'un texte à l'autre, on retrouve un certain nombre de *topoi* : la question de savoir si le Doubs est une rivière ou un fleuve, la forme en *M* couché de son parcours, les habitants prestigieux du Fort de Joux (Mirabeau, Toussaint Louverture, Kleist), les contrebandiers des Échelles de la Mort, Némorin des loutres, les fritillaires et le motif de *l'ubi sunt* : « Où êtes-vous, vieux tisserands de la trame des jours et du Doubs ? Braconniers, pêcheurs au fil dormant, gens du passage et de l'accueil [...] » ; « Charbonniers, meuniers, verriers, forgerons, scieurs, où donc êtes-vous ? »<sup>7</sup>.

Si la qualité de ces textes est inégale, on peut dire qu'ils ont en commun une approche *littéraire* du Doubs, non seulement parce que leur forme est soignée, mais parce qu'ils mettent en œuvre un certain nombre de dispositifs poétiques : par exemple, ils questionnent les noms de lieux, métaphorisent la rivière en la mettant en relation avec le temps (« remonter le fleuve, c'est remonter le temps »<sup>8</sup>) ou avec le flux du discours (Beucler à propos de sa source : « ces claires paroles qui commencent un récit sans coupures... »<sup>9</sup>). Surtout, dans une sorte de sacralisation panthéiste<sup>10</sup>, ils recourent tous au procédé de la personnification : anthropomorphisé, le Doubs « apprend son métier d'électricien » chez Eugène Robert<sup>11</sup>, « se venge [...], rugit entre les blocs, [...], se tord, jase, jubile, crie, rêve, dort, pleure » chez Paul Jubin<sup>12</sup>, et il va jusqu'à parler à la première personne tout au long de la *Cantate à une et quelques voix* de Jean-Marie Nussbaum<sup>13</sup>, véritable prosopopée du fleuve. Examinons de plus près quelques-unes de ces célébrations.

<sup>7</sup> Resp. L. Loze, in *Visages du Doubs*, p. 122 et P. Jubin, *Images du Doubs*, « Clairbied ».

<sup>8</sup> L. Loze, *Le Doubs*, p. 82.

<sup>9</sup> A. Beucler, *Vallée du Doubs*, p. 18.

<sup>10</sup> Cf. L. Loze : « On glisse à un panthéisme obscur, et l'on songe que le Doubs est le seul dieu de ces gens et de ce pays » (*Le Doubs*, p. 60).

<sup>11</sup> E. Robert, *Le Doubs...*, p. 89.

<sup>12</sup> P. Jubin, *Images du Doubs*, « Biaufond ».

<sup>13</sup> In *Visages du Doubs* (et repris dans *Le Doubs. Des Brenets à Saint-Ursanne*).

<sup>5</sup> Paul Jubin, « En suivant le Doubs de Soubey à Saint-Ursanne », *Actes de la Société jurassienne d'Émulation*.

<sup>6</sup> J.-M. Nussbaum, *Guide du Jura neuchâtelois. Le Doubs, rivière enchantée*.

Le gros ouvrage (352 pages) de **Fritz-Albin Perret** est sans doute le moins littéraire; s'il se présente au départ comme un récit de voyage, avec un narrateur impliqué, il devient très vite une pure description géographique et historique (*bribes chronologiques* suivant le titre) des lieux que traverse le Doubs, une succession de notices savantes qui vont servir de source (c'est le cas de le dire) aux auteurs qui suivront. Parmi ceux-ci, on retiendra le Dr **Eugène Robert**, André Beucler et Louis Loze. Le premier, dont le livre est extrait d'un bulletin de la section La Chaux-de-Fonds du Club Alpin Suisse, est attentif aux sentiers et chemins qui longent ou surplombent le Doubs et décrit, souvent dans le détail, les verreries ou fermes qui ont disparu ou qui sont menacées de ruine. Son texte allie données techniques et évocations lyriques :

Fermé en amont par la cluse d'Entre-Roches et en aval par l'arche gigantesque de la Grande Beuge, - appuyé à gauche sur les flancs escarpés du Châtelard, et à droite sur les parois abruptes des Rochers de l'Escarpineau, le cirque de Moron étale orgueilleusement ses inestimables richesses forestières; le printemps y joue la gamme de tous les verts, - l'automne l'embrase de tous les rougeoiements; le soleil y dessine des sites édéniques, - l'ombre y creuse des cavernes infernales. [...] Des usines récentes, presque contemporaines, ne se signalent plus que par des ruines chaque année moins apparentes, et au travers desquelles on ne parvient même plus à deviner une scierie de bois, une forge, une fabrique d'outils pour l'horlogerie qui, toutes, sont mortes victimes de leur éloignement des centres industriels; le tuf déposé par deux petits torrents aux eaux sursaturées de calcaire, exploité pendant quelques années, a été supplanté par la pierre artificielle et le béton armé.<sup>14</sup>

À noter que le Dr Robert fait partie des auteurs qui émettent des réserves sur le Saut-du-Doubs, devenu une grosse attraction touristique. Après avoir cité André Beucler qui parle des « buvettes et des croix fédérales » de la rive suisse et du Saut comme une « vaste vignette », une « image d'atlas », il écrit : « le spectacle

est peut-être impressionnant, grandiose, hallucinant, cauchemardesque, - mais il ne saurait éveiller aucune sensation de beauté »<sup>15</sup>. En revanche, cette beauté peut pour lui se concilier avec le progrès technique, et il s'oppose à ceux qui « crie[nt] à la profanation chaque fois que l'industrie s'empare d'un joli site pour l'exploiter et le monnayer ».

Les ouvrages d'**André Beucler**, *Vallée du Doubs*, et de **Louis Loze**, *Le Doubs*, proches chronologiquement (1930 et 1932), sont intéressants à comparer. Louis Loze, champion de la célébration du Doubs<sup>17</sup>, a écrit un texte qui participe de cette anthropomorphisation dont il a été question plus haut : chez lui « les pentes s'adoucissent, l'étreinte des roches se desserre », « le Doubs s'attarde, calcule sa puissance, [...] se précipite d'un grand élan » ; il « reprend son calme, s'étale, gagne les prés », « épouse la montagne, se courbe avec elle, et pénètre en Suisse »<sup>18</sup>. Certaines de ses formules font penser à André Beucler : ainsi « Tout est distance, solitude, vie antérieure »<sup>19</sup> rappelle « la solitude est si évidente et si claire que la vie semble tout à coup impossible, difficile, antérieure »<sup>20</sup>. On ne parlera pas d'emphase, mais Loze a tendance à déployer une certaine solennité (« cette solitude sans recours, cette puissance qui rejette l'humain », « rien ne s'élèvera plus sur ces ruines »<sup>21</sup>) et à rester *rivé* à la rivière. André Beucler au contraire ne cesse d'élargir son évocation de la *vallée* du Doubs aux habitants et à leur sensibilité, ainsi qu'aux impressions et sentiments qu'il éprouve lui-même devant les paysages. Loin de toute gravité, il mêle les éléments prosaïques (la truite des dimanches, les cars P.-L.-M, la boutique du syndicat d'initiative de Montbéliard) à ses descriptions poétiques et prend volontiers un ton moqueur.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 82. C'était aussi la position de P. César, voir mon article cité, p. 105-107.

<sup>17</sup> *Le Doubs*, 1930; *Rencontre du Doubs*, 1956; « Paysages, chemins et demeures » dans *Visages du Doubs*, 1961.

<sup>18</sup> L. Loze, *Le Doubs*, resp. p. 23, 30, 43 et 50. On remarquera les rythmes ternaires, un peu mécaniques.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>20</sup> A. Beucler, *Vallée du Doubs*, p. 8.

<sup>21</sup> L. Loze, *Le Doubs*, p. 40 et 82.

<sup>14</sup> Dr E. Robert, *Le Doubs, des Brenets à Goumois*, p. 73.

C'est que nos deux auteurs parlent de points de vue différents : alors que Loze ne s'est jamais séparé de sa terre natale<sup>22</sup>, Beucler est allé vivre ailleurs et se retrouve dans la position de celui qui *revient*, ce qui lui donne à la fois une distance critique et une complaisance nostalgique. Souvenons-nous de la posture du narrateur du *Rouge et le Noir* : « Combien de fois, songeant aux bals de Paris abandonnés la veille, et la poitrine appuyée contre ces grands blocs de pierre d'un beau gris tirant sur le bleu, mes regards ont plongé dans la vallée du Doubs ! »<sup>23</sup>. C'est celle de Beucler<sup>24</sup>, qui se montre « penché sur ce grand lecteur de signes qu'est un fleuve »<sup>25</sup> et qui commence son livre ainsi :

Chaque fois que je parviens, en remontant peu à peu de l'extérieur vers ma solitude, à me délier des serments prêtés aux villes, aux femmes et aux spectacles, j'obtiens un coin de province dont le moindre signe me sauve de la détresse.<sup>26</sup>

Pour lui, retourner dans la vallée du Doubs, c'est retourner « dans ce passé d'où [s]es désirs sont partis vers le monde », car, ajoute-t-il, « la province est toujours un peu le passé »<sup>27</sup>. Le romancier qu'est Beucler trouve cette province romanesque – Thibaudet ne disait-il pas qu'« en France le roman c'est la province »<sup>28</sup> ? –, et il va jusqu'à affirmer que « le régionalisme est une forme de l'orgueil »<sup>29</sup>. Or cette valorisation procède d'un idéalisme qui à l'évidence n'est pas partagé par Loze. Prenant le contrepied de Beucler, Loze écrit en effet, après avoir déploré que le Doubs ne joue plus le rôle de lien qu'il a assuré durant des siècles : « Et l'on éprouvera surtout, ici, de façon

plus vive qu'ailleurs, la grande pitié du régionalisme, suisse ou français »<sup>30</sup>. Loin de la vision optimiste de Beucler, Loze stigmatise les méfaits de la centralisation, « à Berne ou à Paris », qui condamne les provinces à l'oubli et à la mort.

Pour les autres monographies, signalons simplement quelques traits particuliers. Dans *Les Rives suisses du Doubs*, Jules Grimaître poétise son texte en terminant ses chapitres par quelques vers alexandrins ou octosyllabes de sa composition<sup>31</sup> ; les bien nommées *Images du Doubs* de Paul Jubin sont constituées de cahiers (« Biaufond », « Région de la Mort », « Le Refrain », etc.) où les textes de l'auteur répondent aux bois gravés de Laurent Boillat ; la contribution de Louis Loze aux *Visages du Doubs*, dont le texte reprend des éléments de ses précédentes monographies, s'augmente d'une partie « Histoires et légendes », qui doit beaucoup à Beucler, et d'une partie « Anthologie du Doubs » qui cite de longs extraits de ce dernier, ainsi que de Robert Fernier, Jules Baillods<sup>33</sup>, Paul Jubin et Jean-Paul Zimmermann. Quant à la contribution de Jean-Marie Nussbaum, dont on a déjà dit qu'elle faisait parler le Doubs à la première personne, il faut ajouter que c'est en alternance avec des récits (« Idylle », « La Saint-Sylvestre de Nestor », etc.) qui reprennent de façon lyrique - beaucoup de lyrisme chez Nussbaum ! - des légendes populaires du Doubs. Enfin la monographie de Robert Fernier, *Le Doubs*, se caractérise par de nombreuses anecdotes comiques (le village qui ne voulait pas se priver de l'affouage, le contrebandier mystificateur, etc.) et un portrait satirique des Saugets qui donnent à son ouvrage une légèreté contrastant avec la gravité des autres monographies, à l'exception de celle de Beucler.

<sup>22</sup> Bien qu'il ait séjourné à Paris et à Rome. Voir *Hommage à Louis Loze. Cahiers de l'Institut neuchâtelois*, en particulier les articles de Léon Savary et de Jacques Cornu, qui évoque la relation de Loze au Doubs dans « Rencontre du pays natal ».

<sup>23</sup> Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, p. 15.

<sup>24</sup> Qui par ailleurs cherche à identifier la topographie du *Rouge* dans la région de Verrières (A. Beucler, *Vallée du Doubs*, p. 35-36).

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 1.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>28</sup> Albert Thibaudet, *Réflexions sur la littérature*, t. II, p. 147.

<sup>29</sup> A. Beucler, *Vallée du Doubs*, p. 4.

<sup>30</sup> L. Loze, *Le Doubs*, p. 83.

<sup>31</sup> Et qui sont des vers de mirliton. Échantillon : « Sur le seuil de la Vauchotte, /L'eau vient, par une goulotte, /Remplir une auge d'antan. /Avec une jeune fille, /Bien souvent, l'onde babille ; /Puis, dans un léger ruban, /Du Doubs elle prend la route, /Pour porter sa faible goutte /Au glorieux Océan » (J. Grimaître, *Les Rives suisses du Doubs*, p. 36).

<sup>32</sup> À noter que *Rencontre du Doubs* reprend également le texte de *Notre Doubs*, avec des variantes et quelques pages nouvelles. La fin polémique sur la « misère du régionalisme » disparaît.

<sup>33</sup> Qui évoque le Doubs dans *Rivières*.

Ces tonalités grave ou légère sont évidemment déterminées par le mode de relation que les auteurs entretiennent avec le paysage dubisien, rapport identificatoire ou distancié (plutôt identificatoire dans les célébrations), et par le type d'imaginaire qu'ils développent à partir de la rivière. Ainsi, comme l'a montré Gaston Bachelard dans *L'Eau et les rêves*, il y a tout un imaginaire de la mort lié aux eaux dormantes, profondes, à « l'eau lourde » telle qu'elle se rencontre par exemple chez Edgar Poe. L'eau, « élément mélancolisant », donne lieu à des « rêveries interminables du destin funeste, de la mort, du suicide »<sup>34</sup>, des rêveries de voyage funéraire et de dissolution fatale dont les mythes de Caron et d'Ophélie sont l'emblème. Ces rêveries sont prégnantes dans le cas du Doubs, rivière dont le cours présente des étendues de « morte eau » (cf. Morteau justement), des surfaces étales dissimulant des gouffres, des remous en apparence inoffensifs mais recelant de traîtres tourbillons, etc. On ne s'étonnera donc pas que la mort constitue une thématique fondamentale dans la suite de notre corpus.

Au-delà de la rivière, c'est la configuration inquiétante de la vallée du Doubs qui suggère la mort : le caractère reculé, isolé des implantations humaines laisse imaginer des crimes, des règlements de compte restés secrets et impunis, d'autant plus que la frontière qui suit le cours du Doubs est propice à toutes de sortes de trafics. Le faible peuplement condamne en outre les êtres à une solitude sauvage, qui entraîne des vices destructeurs (l'alcool, le jeu), des passions fatales (voir le motif de la jeune aubergiste convoitée par tous), conduisant leurs victimes au suicide... La mort est partout présente, comme menace, comme hantise, ce dont témoignent les récits traditionnels peuplés de fantômes recueillis par Jules Surdez dans l'« Histoire du Moulin de la Mort » (1930)<sup>35</sup> et par Jean Gabus dans *Le Jura fantastique* (1937).<sup>36</sup>

<sup>34</sup> Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves*, p. 123.

<sup>35</sup> Il est vrai qu'il se concentre sur les « parages de la Mort » et qu'« il n'y eut jamais, nulle part, autant de revenants de toutes formes que dans ces gorges au nom sinistre. » (Jules Surdez, « Histoire du Moulin de la Mort », *Actes de la Société jurassienne d'Emulation*, p. 50).

<sup>36</sup> Voir la partie « Le Doubs ». Jean Gabus reprend d'ailleurs des récits de Jules Surdez, auquel il rend hommage.

Cet imaginaire funèbre du Doubs se rencontre exemplairement chez deux auteurs neuchâtelois, Jean-Paul Zimmermann et Jean Haldimann.

≈ ≈ ≈

Au début de sa nouvelle « L'Auberge des Gravier » (1947), **Jean-Paul Zimmermann** parle de la vallée du Doubs comme d'une « terre tragique », un « royaume des ombres » où pullulent les « histoires maudites de séquestrées, de filles séduites et folles, de disparitions, d'infanticides »<sup>37</sup>, un « empire des morts ou de la Mort »<sup>38</sup> à propos duquel il n'hésite pas à convoquer la mythologie du Tartare. Et en effet, la « tragédie »<sup>39</sup> qu'il raconte fait se succéder les morts : Zaïre, jeune tenancière de l'auberge des Gravier, est obligée de se remarier après la mort de son époux qui lui a donné deux fils auxquels elle est viscéralement attachée. Son nouvel époux, qui porte le nom (transparent) de Maumary, lui donne à son tour une fille, Octavie, à laquelle il est lui-même passionnément attaché alors qu'elle reste indifférente à Zaïre. Violent et colérique, Maumary maltraite ses deux beaux-fils, les expose à tous les dangers, jusqu'à ce que l'un des deux périsse lors d'une expédition nocturne de contrebande. Rendue folle par cette disparition, Zaïre erre autour de l'auberge pendant plusieurs jours, puis étrangle Octavie pour venger son fils : « Tu as perdu [...]. Tu as payé. Vie pour vie. Amour pour amour »<sup>40</sup>. Au moment où Maumary approche d'elle, Zaïre se suicide en se jetant dans le Doubs. Une fois son beau-fils parti, Maumary livré à lui-même devient alcoolique, erre sur les rives du Doubs, « fuyant ou cherchant çà et là quel spectre, quel fantôme »<sup>41</sup>, jusqu'au jour où il disparaît. Comme on le voit, le récit de Zimmermann ne manque pas de ressemblances avec celui de Pierre César et le *pathos* mélodramatique de « L'Auberge des Gravier » n'a rien à envier à celui du *Moulin de la Mort* !

<sup>37</sup> Jean-Paul Zimmermann, « L'Auberge des Gravier », *La Ligne d'eau*, resp. p. 7, 8 et 9.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>41</sup> [sic], *ibid.*, p. 49.

On retrouve cette atmosphère sinistre dans un poème en alexandrins de Zimmermann intitulé initialement « Les Poisons du Doubs » (1932)<sup>42</sup>, où la rivière, peuplée de noyés, est prétexte à une méditation sur la mort et ses tentations :

Une barque, où gémissent mes plus chers remords,  
S'éloigne.

On peut mourir ici. Rien ne me tente  
Que ta beauté cruelle, ô fantôme rameur...<sup>43</sup>

et surtout dans le chapitre de son récit autobiographique *Le Pays natal* consacré au Doubs où Zimmermann évoque sa passion d'adolescent pour la botanique, passion qui le conduit à de longues herborisations dans les campagnes neuchâteloises. Sur les bords du Doubs, il découvre les scilles, les fritillaires, les arums, etc., chemine devant les meules des charbonniers et écoute les chœurs des crapauds. Les fritillaires sont associées aux Méléagrides, les meules des charbonniers à Calydon, les chœurs de crapauds accompagnent un culte rendu à Hermès Psychopompe, le ravin qui s'ouvre au-delà des Joux-Derrière devient la « lèvre de l'Érèbe » et la promenade du Doubs une « descente de l'Averne »<sup>44</sup>. Outre cette débauche de mythologie, sur laquelle on reviendra, Zimmermann nous donne toujours la même image tragique du Doubs, celle d'un « site étrange et pathétique »<sup>45</sup>, hanté par « des histoires maudites de séquestrées, de filles séduites et folles, de disparitions, d'infanticides »<sup>46</sup>.

≈ ≈ ≈

Le tragique et la mort sont plus feutrés dans les nouvelles de **Jean Haldimann** rassemblées dans *Notre Doubs* (1942). « Jeunesse » met elle aussi en scène une jeune aubergiste, la tenancière de l'Auberge du Châtelot, laquelle, amoureuse d'un jeune bûcheron

italien, doit se résigner à épouser « le » Luc des Plaines. « La dernière batelière » raconte le triste destin de la grande Mathilde, qui transporte les voyageurs sur le lac des Brenets dans sa barque à rames et voit sa clientèle se réduire à mesure que les canots à moteur se développent. Tandis que, délaissée comme elle, la grande barque qui avançait en tête du cortège de la Fête du Doubs subit une lente « agonie » (« Le soleil et la pluie lui arrachèrent planche après planche jusqu'au jour où son squelette disparut avec les grandes eaux du printemps »<sup>47</sup>), la dernière batelière vit l'agonie de son esprit : privée de clients, de sa barque, du Doubs, la grande Mathilde est retrouvée folle, recluse dans son logement. Quant à la nouvelle « Au temps de Zéphyrine », c'est encore une histoire d'aubergiste et de disparition : Zéphyrine, propriétaire de l'Hôtel de France, ruinée par son mari « mort encore jeune, brûlé par l'alcool »<sup>48</sup> doit réduire son hôtel à une auberge. Mais le lieu est convivial et l'entregent de Zéphyrine tel qu'elle compromet Némorin le braconnier en le présentant à un gendarme joueur de cartes. La fin de la nouvelle nous apprend que « l'Hôtel de France n'est plus. L'auberge a été transformée. Fonds dallés, boiseries vernies, linoleum sur les tables, il paraît qu'il fallait faire moderne, m'a dit le nouveau tenancier »<sup>49</sup>. Avec ses histoires de batelière et d'hôtel disparus, tout se passe comme si Jean Haldimann narrativisait l'*ubi sunt* que nous avons rencontré dans les célébrations du Doubs.

La veine des fictions tragiques de César, Surdez, Haldimann et Zimmermann se retrouve plus tard chez Suzanne Santschi-Roth, dont *Une graine de malheur, petite chronique des habitants du Doubs* (1974) raconte le sinistre destin de charbonniers adonnés à l'alcool ou au jeu, de meuniers hantés par les esprits et dépérissant dans leur moulin ainsi que d'une famille immigrée, les Kampf, victime de la cruauté des indigènes et des terres ingrates des plateaux du Doubs.

<sup>42</sup> Publié dans la revue *Les Belles-Lettres*, 1932 ; repris en recueil sous le titre « Le Doubs ».

<sup>43</sup> J.-P. Zimmermann, *Poisons, Œuvres poétiques*, p. 116-117.

<sup>44</sup> J.-P. Zimmermann, *Le Pays natal*, p. 107.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>47</sup> Jean Haldimann, *Notre Doubs*, p. 46.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 64.

## La mort en sourdine

À côté de ces textes qui offrent une vision monolithiquement noire du Doubs, il en est qui développent un imaginaire plus nuancé et dans lesquels les auteurs manifestent une certaine distanciation. C'est le cas de **Marcel Aymé** et de son roman *Le Moulin de la sourdine* (1936). D'une manière générale, le paysage franc-comtois joue un rôle important dans l'œuvre d'Aymé, mais il subit tout un travail de brouillage à travers lequel les repères réels sont remplacés par une géographie fictive. Il s'agit évidemment, pour le romancier, d'échapper à un réalisme trop fidèle, qui risquerait aussi de le faire passer pour un écrivain régionaliste. Ainsi le fleuve qui apparaît dans *Le Moulin de la sourdine* n'est pas identifié explicitement au Doubs, bien qu'il en ait toutes les caractéristiques, de même que la ville qui le surplombe et qui n'est pas nommée ressemble fortement à Dole.

Comme *Le Moulin de la Mort*, *Le Moulin de la Sourdine* raconte une histoire d'assassinat et l'enquête qui conduit à confondre le meurtrier. Mais, contrairement au *Moulin de la Mort*, le *Moulin de la Sourdine* n'existe pas. Ou plutôt ce moulin n'existe que par le bruit qu'il fait et que tout le monde entend sans en déceler l'origine. La *Sourdine* est en effet une source qui comprend une partie souterraine, mystérieuse, d'où provient le bruit du Moulin. Les écoliers du roman n'ont de cesse d'explorer son cours à la recherche d'une grotte ou de catacombes, mais sans succès. En revanche, ce sont eux qui apportent les éléments permettant d'arrêter le criminel.

Si le Doubs était directement lié à la mort dans le roman de Pierre César, ce lien est plus subtil dans le roman de Marcel Aymé, où la mort est évoquée en sourdine, justement. Le Doubs, canalisé, n'est plus dangereux ; le meurtre a lieu dans l'espace policé de la ville, et le caractère mortifère du fleuve n'apparaît qu'au travers du souvenir :

Après un quart d'heure de marche, il arriva aux buissons qui bordaient la morte aux Deux-Boucs. Il y avait dans la prairie plusieurs de ces trous d'eau profonde et tranquille, qu'on appelait des mortes et qui jalonnaient l'ancien lit du fleuve. [...] L'eau

d'un gris bleuté qui fonçait jusqu'au noir dans les profondeurs, était immobile.<sup>50</sup>

≈ ≈ ≈

La mort se présente également de manière feutrée dans la nouvelle « Les échelons de la mort » du recueil *Feux et lieux* (1979) de **Georges Piroué**, qui raconte une promenade hivernale au bord du Doubs. Cheminant avec un ami, le narrateur essaie de se remémorer une autre promenade faite dans son enfance avec son père dans les mêmes lieux. À vrai dire, il ne cherche pas un souvenir, mais une véritable apparition de son père :

Se remémorer serait trop facile. J'attends autre chose. J'espère. Mes yeux reconnaissent ce surplomb où mon père m'avait attendu. Je me plaignais d'avoir faim et soif. Je pourrais dessiner sa silhouette dans l'espace. Je m'en abstiens. Elle devrait me sauter à l'âme. Mais le surplomb reste inhabité.<sup>51</sup>

Le promeneur ne parvient pas à être visionnaire, il échoue dans l'évocation (au sens nécromancien du terme) de son père juché au sommet des échelles de la Mort : « J'ai beau scruter le vestige, aller d'indice en indice, m'apprêter à surprendre, me disposer à accueillir : l'apparition ne se produit pas<sup>52</sup> ». D'où il conclut à « l'inutilité de l'effort remémoratif » et à la « vanité du souvenir ». Mais la tristesse qui en découle lui semble en même temps constituer un lien plus fort, une preuve d'attachement supérieure : « Je ne triche pas, je ne mens pas. Ni à son ombre ni à moi-même je ne donne de fausses espérances comme on subit d'avoir à le faire au chevet du malade »<sup>53</sup>.

Aux « échelons de la mort », Georges Piroué découvre donc une séparation qui est simultanément une forme de partage : déjà son père lui avait raconté qu'il avait lui-même cheminé au bord du Doubs tout un après-midi en parallèle avec son père, pour n'avoir pas pris le même sentier que lui. La séparation devient ainsi

<sup>50</sup> Marcel Aymé, *Le Moulin de la Sourdine*, *Œuvres romanesques complètes*, p. 450.

<sup>51</sup> Georges Piroué, *Feux et lieux*, p. 13.

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 14.

partage, le mot partage étant à prendre au sens de ce qui à la fois divise et rassemble.

≈ ≈ ≈

Bien qu'il ne s'agisse pas de deuil, c'est aussi une expérience de séparation que **Pierre Chappuis** évoque dans l'une des proses poétiques de *Muettes émergences* (2011), « Parler au fleuve ». Une expérience de parole à la fois favorisée et entravée par le Doubs. D'une rive à l'autre, le poète cherche à communiquer avec des promeneuses (« *elles ?* ») qui semblent ne pas l'entendre. Si la distance et l'obscurité naissante séparent, l'eau porte la voix, et le Doubs lui-même parle au poète qui voulait lui parler. Ou plutôt le poète est *parlé par le Doubs* qui lui impose « la plénitude d'une réalité » dont il ne sait plus rétrospectivement s'il l'a vécue ou rêvée. Puis le fleuve se substitue à « elles » : les jacasseries se taisent, ainsi que les rires en cascade, pour que l'eau « taciturne » « noue avec nous d'autres liens »<sup>54</sup>.

Ainsi la rivière (que Chappuis appelle *le fleuve*) lie et sépare à la fois, ce dont témoigne emblématiquement le pont de la Rasse : le poète le voit dans la réalité, mais ne le voit plus en rêve. Le Doubs est devenu « le lieu d'[une] rencontre manquée éveillant désir et regret »<sup>55</sup>.

### Le Doubs voilé

Je place ici la figure de **Monique Saint-Héliier**, dont le traitement du Doubs relève à la fois de l'imaginaire de la mort (il est, comme on le verra, lié à la mort de la mère) et d'une distanciation ambiguë. Bien qu'elle ait passé son enfance et sa jeunesse à La Chaux-de-Fonds et vécu en Suisse jusqu'à l'âge de trente-et-un ans, Monique Saint-Héliier a toujours revendiqué le statut d'« écrivain français ». Au moment de la Libération, on la voit écrire dans son journal : « Tout est rentré dans l'ordre. J'ai retrouvé ma place, mon rang, ma valeur. Je suis un écrivain français »<sup>56</sup>. Quand elle

évoque son enfance, et en particulier sa relation au Doubs, elle précise :

Mais moi, je n'ai qu'une patrie, c'est la France. De la Suisse natale, je la connais si peu, si mal – j'ai des *souvenirs*. Ces souvenirs sont déjà « français ». Comment différencier *les Côtes du Doubs*, mon vrai domaine, du Doubs français dont rien ne sépare le regard, si ce n'est la mince coupe d'une rivière dont l'une des rives est française, l'autre suisse.<sup>57</sup> Ma mère vient des Cévennes. Depuis plus de cent ans, ma famille habite, possède, peuple les côtes du Doubs.<sup>58</sup>

Publiant chez Grasset, reconnue par la fine fleur des écrivains et des critiques parisiens, Monique Saint-Héliier ne veut pas passer pour une écrivaine suisse romande – c'est-à-dire provinciale –, quitte à s'inventer une ascendance française<sup>59</sup> et à s'appropriier les Côtes du Doubs. Pourtant, la même Monique Saint-Héliier écrit à Lucien Schwob : « Je suis une enfant de chez vous. Et cela j'espère qu'on le sent dans mes livres, sinon c'est raté »<sup>60</sup>. Et, de fait, ses romans sont fortement imprégnés de souvenirs d'enfance et de jeunesse. Le lecteur est frappé en effet par les notations qui y renvoient au paysage des montagnes neuchâteloises : évocation d'une campagne et de fermes qui rappellent le Haut-Jura, d'une ville qui a les traits de La Chaux-de-Fonds. Mais si la romancière parsème ses romans de noms (Mademoiselle Huguenin, Dr Verrière, Nardin frères) et de toponymes (*Les six pompes*<sup>61</sup>, « le Bois du petit-château »<sup>62</sup>...) aisément reconnaissables par les lecteurs jurassiens, elle prend bien garde aussi de ne pas citer des noms de lieux très connus et par conséquent identifiables par son lectorat français, lequel risquerait de la taxer

<sup>57</sup> *Ibid.*, 13 mars 1942. Souligné par Monique Saint-Héliier.

<sup>58</sup> *Ibid.*, 10 avril 1942.

<sup>59</sup> Dans « Pour une lecture réaliste de Monique Saint-Héliier », Claire Jaquier a étudié les raisons de ce « roman familial » et montré tout ce que les romans de Saint-Héliier devaient aux réalités socio-économiques neuchâteloises de l'époque.

<sup>60</sup> Cité par Anne-Lise Grobéty dans « Monique Saint-Héliier, du lieu à l'œuvre », p. 76.

<sup>61</sup> M. Saint-Héliier, *Le Cavalier de paille*, p. 330.

<sup>62</sup> M. Saint-Héliier, *La Cage aux rêves*, p. 163.

<sup>54</sup> Pierre Chappuis, *Muettes émergences*, p. 243.

<sup>55</sup> *Ibid.*

<sup>56</sup> Monique Saint-Héliier, Journal inédit, 25 août 1944. Je remercie Daniel Maggetti et Stéphane Pétermann de m'avoir aimablement communiqué le manuscrit de ce journal dont ils ont établi le texte et qui sera publié en 2015.

de régionalisme. Ainsi le nom de La Chaux-de-Fonds n'apparaît nulle part dans ses romans.<sup>63</sup>

C'est sans doute une des raisons pour lesquelles, malgré les revendications de propriété que nous venons de voir, les Côtes du Doubs n'apparaissent que ponctuellement dans son cycle romanesque. Jamais nommées elles non plus, elles ne sont mentionnées qu'indirectement, à travers des toponymes qu'un lecteur averti ne manque pas de leur associer. Dans *Bois-mort*, on les rencontre au détour d'une conversation entre Carolle Alérac et Mademoiselle Huguenin :

- Est-ce que toutes les terres n'étaient pas Alérac, toutes depuis des siècles, ... demanda-t-elle d'une voix sourde ?
- Toutes jusqu'aux *Roches de la Mort*, c'est vrai, Carolle, mais pas les fermes... Oh ! si tu consultais les registres, tu verrais que les fermes étaient les nôtres aussi, mais tout ça est si vieux ! - et dépend de contrats si anciens...<sup>64</sup>

Dans *Le Cavalier de paille*, on retrouve ces toponymes à la faveur d'une soudaine énumération qui accompagne le mal-être de Lopez immergé dans une campagne nocturne :

L'obscurité était si vaste, si formidable. Par ondes brusques, le pays descendait ; même le nom des terres devenait pesant : les *Roches pleureuses* – le *Moulin de la Mort* – et au bord de l'eau : la *Goule*.<sup>65</sup>

Il me semble que les lettres de Monique Saint-Hélière à Jean Paulhan éclairent d'autres raisons possibles de cette semi-occultation des Côtes du Doubs. Cette belle correspondance réserve en effet deux surprises de taille. Invitée par Paulhan à raconter des « souvenirs déterminants », Monique Saint-Hélière lui fait le récit d'un épisode traumatisant de son adolescence qui est lié aux Côtes du Doubs. Un dimanche après-midi, alors qu'elle avait seize ans et

<sup>63</sup> Comme l'avait déjà relevé A.-L. Grobéty dans son article cité.

<sup>64</sup> M. Saint-Hélière, *Bois-Mort*, p. 60-61. Les italiques sont de l'auteure. Ne peut-on pas voir dans cet échange un écho du « domaine » familial fantasmé dans le journal ?

<sup>65</sup> M. Saint-Hélière, *Le Cavalier de paille*, p. 278. Italiques de l'auteure également.

qu'elle y descendait à ski « en prenant les raccourcis des contrebandiers »<sup>66</sup>, elle accrocha « un ballot de tabac caché au bord de la route romaine dans une "menée" de neige »<sup>67</sup> et chuta. Couchée sur le dos, elle vit tout à coup un homme se pencher sur elle, « l'œil de l'homme (un Italien) sombre comme une grosse prune violette tout près de [s]a joue »<sup>68</sup>, se presser sur sa poitrine et finalement la mordre « juste au-dessus de [s]on bas – nous les portions très long à cette époque »<sup>69</sup>. L'épistolière explique à Paulhan qu'elle s'est alors « sauvée » du dégoût de cette morsure par un bain et l'écriture d'« *un poème*, le premier poème de [s]on temps de collègue... »<sup>70</sup>. Et de commenter : « Ah ! voilà un souvenir déterminant ! C'est peut-être la raison pour laquelle je ne puis pas écrire des vers »<sup>71</sup> - et parler des Côtes du Doubs, est-on tenté d'ajouter.

La seconde surprise a trait à la mort de la mère. Comme cette mort a suivi de peu sa naissance, Monique Saint-Hélière s'en est toujours sentie coupable, d'autant plus que son père associait les deux événements et parlait de « mauvaise étoile » à propos de sa dernière fille. Dans une autre lettre à Jean Paulhan, la romancière revient sur le sort funeste qu'elle a pu constituer pour sa famille, et ce sort renvoie à nouveau aux Côtes du Doubs :

J'ai été dès avant de naître une épouvantable catastrophe. « L'étoile noire », l'enfant annoncé à papa bien avant qu'il ne connût ma mère – par une Bohémienne. Ceci se passait dans les côtes du Doubs.<sup>72</sup>

On comprend mieux, dès lors, le rapport ambivalent de Monique Saint-Hélière aux Côtes du Doubs, lieu associé à la fois à l'ancrage familial et à la catastrophe.

<sup>66</sup> Jean Paulhan - M. Saint-Hélière, *Correspondance 1941-1955*, lettre 130 [mai 1945], p. 296.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 287.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 288.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 286.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 287.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 288.

<sup>72</sup> *Ibid.*, lettre 131 [mai 1945], p. 296.

**De la mort à la vie**

De tous les écrivains examinés ici, **Jean-Pierre Monnier** est sans doute celui qui a le plus réfléchi à la question du lieu et qui s'est *ancré* le plus profondément dans notre thème. De plus, ses représentations du Doubs nous font passer à une perception positive, sinon euphorique de la rivière, source de vitalité et de renaissance possible. Il mérite donc de figurer au centre de cette étude, comme un écrivain charnière.

Dans *Pour mémoire*, il remarquait : « je n'ai jamais cru à la couleur locale, ni même au génie du lieu »<sup>73</sup>. Pourtant, vingt ans auparavant, il avait participé à un *Cahier de l'Alliance culturelle romande*, consacré précisément au *Génie du Lieu*, où il avait essayé de définir ce concept :

Quant au génie du lieu, j'ai souvent cherché à bien comprendre le sens qu'il convenait d'attribuer à ces mots. J'en arrive aujourd'hui à penser qu'on pourrait aussi utilement parler (et plus simplement) de respiration – un souffle qui émanerait subtilement de la terre et des airs, qui conserverait, qui protégerait même et qui, bien que local, donnerait cependant lieu et place, expression et pouvoir universels à ce qu'il montre apparemment de moins pluriel, ou de plus singulier.<sup>74</sup>

Il voyait alors le génie du lieu de son pays dans le « Jura jurassique », c'est-à-dire la Montagne jurassienne sans frontières, les foyers solitaires qui la peuplent, l'attente, la vie rêvée.

Monnier s'était aussi posé la question du « comment dire » une ville ou un pays, « sans les orner, les arranger, sans les avantager »<sup>75</sup> – sans « couleur locale » donc, ce qui lui avait donné l'occasion de regretter que Jean-Paul Zimmermann fût peu sensible au lieu, ou plutôt enfouît le lieu sous les lieux communs de sa culture classique :

... comme entravé par sa culture livresque, il n'a pas vu où était son lieu (malgré *Le Pays natal*), et, retranché dans un champ romanesque hérité plus de l'École que des siens, il l'a plus ensemencé de concepts que d'images libres.<sup>76</sup>

Cette réflexion au long cours sur le lieu s'était accompagnée de plusieurs évocations publiées dans des monographies des Éditions du Griffon ou des revues : « Les Vallées du sud », « L'Erguel », « Le Laufonnais », « Le Doubs-La Goule », « Les Franches-Montagnes », « Tramelan ».<sup>77</sup>

Le texte sur le Doubs et La Goule peut être rattaché aux célébrations étudiées plus haut : Monnier y personnifie la rivière (en la féminisant), s'interroge sur son nom<sup>78</sup>, évoque son histoire et sa préhistoire, tout cela en quelques lignes qui débouchent sur ce qu'on peut percevoir comme le génie du lieu :

Les eaux, la forêt, la pierre noire des baumes ou celle, monstrueuse, des falaises à têtes de singes rendent ici plus vraisemblable cette étrange vie des figures essentielles qui peuplent notre inconscient. Toutes nos adorations, toutes nos haines y retrouvent les formes où elles furent coulées, toutes nos vieilles peurs et toutes nos espérances.<sup>79</sup>

Mais qu'en est-il des lieux, et particulièrement du Doubs, dans ses romans ?

Loin de toute « couleur locale », Monnier ne se livre pas à des descriptions détaillées des lieux dans lesquels s'ancrent ses intrigues. Quelques toponymes et éléments de description sont chargés de dresser un décor, une toile de fond ; s'y ajoutent quelques notations liées au temps – dans les deux sens du terme (« C'était un soir. Il pleuvait ») –, et l'ensemble constitue une atmosphère qui entre en résonance avec la psychologie des personnages. À l'exception des *Algues du fond* (1960), qui se passe dans une ville imaginaire

<sup>73</sup> Jean-Pierre Monnier, *Pour mémoire*, p. 112.

<sup>74</sup> J.-P. Monnier, « Écart », *Œuvres*, t. II, p. 452.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 243.

<sup>76</sup> J.-P. Monnier, *Écrire en Suisse romande entre le ciel et la nuit*, *Œuvres*, t. III, p. 243.

<sup>77</sup> Ces textes sont recueillis dans le tome II de ses *Œuvres*, p. 435-491.

<sup>78</sup> Le Doubs « nous offre une syllabe trompeuse qui est attirante comme le cri des sirènes, un miroir qui cache aux yeux ses redoutables profondeurs, une image vivante de la fée à deux faces, tour à tour magicienne et sorcière ». J.-P. Monnier, « Le Doubs-La Goule », *Œuvres*, t. II, p. 445-446.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 447.

appelée Bresbourg, tous les romans de Monnier ont un cadre réaliste, celui des montagnes jurassiennes ou neuchâteloises, repérables par certains toponymes : La Reussille dans *L'Amour difficile* (1953) ; Le Cernil, La Bottière, La Chaux-de-Fonds dans *La Clarté de la Nuit* (1956) ; le plateau des Cerneux dans *La Terre première* (1965) ; La Sombaille, La Joux-Derrière, « les grands pâturages de la montagne » dans *L'Arbre un jour* (1971) ; Le Grand Pin, L'Envers dans *L'Allègement* (1975) et La Chaux-de-Fonds, le Doubs dans *Ces vols qui n'ont pas fui* (1986).

Comme on le voit, c'est dans le dernier roman publié par Monnier que le Doubs apparaît. Il faut préciser cependant qu'il intervient ponctuellement dans deux autres romans et que ces occurrences ne sont pas anodines. Dans *L'Arbre un jour*, le groupe des chômeurs-bûcherons dont le narrateur fait partie travaille dans la combe de Biaufond et est donc en relation avec le Doubs. Cette combe se présente comme un lieu sauvage et effrayant, non seulement par ses pentes abruptes (Bassin s'y blesse gravement), mais aussi par les pièges mortels que recèle le Doubs :

Ce qui lui fait peur, à Maria, c'est la combe de Biaufond, la rivière. C'est le Doubs. Elle n'a jamais vu, si près des lieux où vivent les gens, des trous pareils, autant de rochers, et, dans les eaux qui reposent, autant d'apparitions. Évidemment, elle joue de sa peur, m'a dit Frank. Une femme joue. Seulement, Jeangros, et, la semaine d'après, Félicien, tout le monde sait qu'ils sont morts.<sup>80</sup>

On retrouve ici l'imaginaire de l'eau morte et mortifère, ainsi que la hantise des fantômes. Dans *L'Allègement*, le Doubs n'est mentionné que deux fois, mais il joue un rôle symbolique non négligeable en emblématisant la séparation de Rose-Hélène et de Valentin :

Elle se souvenait du dernier jour, ce samedi de juillet, toute la route qui descend vers le Doubs, jusqu'au pont de La Rasse, et là, brusquement, son adieu. [...] Ensuite, il a passé le pont, la frontière.

Un très long moment les a séparés. L'écart était grand.<sup>81</sup>

Forclose de ses amants, l'héroïne doit franchir à son tour la rivière pour pouvoir vivre la passion impossible qui est la destinée des femmes de sa famille.

Penchons-nous sur *Ces vols qui n'ont pas fui*. Du point de vue du lieu et du Doubs, ce roman se distingue nettement des autres : non seulement il est le seul à donner une place importante à la rivière, mais il est le seul à contenir des descriptions élaborées. Et c'est aussi celui qui tisse les liens les plus forts entre le lieu et le personnage.

Monnier y raconte les déambulations et les réflexions d'un pasteur en fin de carrière qui prend un mois de vacances pour faire le point sur sa vie passée et présente : « Je cours après quelque chose que j'appellerais pour simplifier : la bonne distance »<sup>82</sup>. Ce personnage (qui rappelle le pasteur en proie au doute de *La Clarté de la Nuit*) fréquente différents lieux des montagnes neuchâteloises, par exemple le home où sa mère s'est retirée, mais il développe une relation privilégiée avec les bords du Doubs.

Il fait à l'auberge de Biaufond un premier séjour qui l'amène à se promener vers le pont de La Rasse :

Il est sorti jusqu'à la rivière, et dès la longue passerelle en arceaux dont l'autre extrémité se perdait dans la nuit, vers la France, il s'est arrêté sous la lampe qui éclairait la berge. L'air était chargé de fraîcheurs, et les eaux, comme si elles étaient prises dans un mouvement de grande aisance, filaient à ses pieds sans à-coups, plus rapides et plus lisses qu'en amont. Il s'est promené sans hâte, il était un peu fatigué. Il est allé pendant un moment, jusqu'à des épiniers qui bouchaient le sentier. Les eaux, à cet endroit, étaient plus tranquilles. C'est à peine si on les entendait. Il y avait dans tout cela comme un accompagnement à l'embellie nocturne dont il

<sup>80</sup> J.-P. Monnier, *L'Arbre un jour*, p. 53.

<sup>81</sup> J.-P. Monnier, *L'Allègement*, p. 100-101.

<sup>82</sup> J.-P. Monnier, *Ces vols qui n'ont pas fui*, p. 130.

éprouvait la présence et qu'il devait à un peu de lune, mais de même à une légère ivresse et à tant d'impressions, tout au long de sa journée.<sup>83</sup>

Au pont dirimant de *L'Allègement*, aux eaux inquiétantes de *L'Arbre un jour* se substituent une passerelle, des eaux qui *accompagnent* la rêverie et apportent le calme. Plus tard le héros, se penchant de la fenêtre de sa chambre sur la rivière, « [voit] très nettement la rumeur des eaux se transformer en figures. C'était comme s'il allait enfin savoir quelque chose d'autre, venant de ces eaux ». <sup>84</sup> Le Doubs s'avère propice à la réflexion, ses eaux profondes ne sont plus une menace, mais une promesse de révélations. Quelques pages plus loin, la rumeur « subtile et sage » <sup>85</sup> de la rivière permet au pasteur de se souvenir d'un passé heureux rythmé par le bruit d'autres cours d'eau.

Le Doubs a également des puissances revigorantes. Perché sur les hauteurs, le héros de Monnier se retrouve dans la position d'un Julien Sorel :

Vers le Doubs, quand se découvraient des lointains bleus, il était brusquement ramené à des moments d'enthousiasme. Toute chose allait en se déployant, et sous le mouvement de ses yeux, très étrangement, c'était parfois le mouvement de sa vie qu'il croyait percevoir.<sup>86</sup>

Le Doubs est encore le *locus amoenus* où l'amour peut se donner libre cours : le héros finit par y emmener Marceline pour passer « un moment d'extrême agrément » <sup>87</sup>.

On constate donc que Jean-Pierre Monnier noue des liens étroits entre le lieu et son héros : le Doubs reflète la psychologie du personnage, lui révèle ses sentiments, accompagne sa pensée, etc. C'est un procédé romanesque classique (la poétique parle de

relations métonymiques entre le personnage et son milieu<sup>88</sup>), mais, dans le cas de Monnier, il n'y a pas de doute que ces liens correspondent à quelque chose de plus profond. Indépendamment de son attachement aux lieux, à certains paysages, Monnier conçoit en effet le récit comme la mise en œuvre d'une durée continue sur le modèle d'un cours d'eau. C'est ce qu'il explique à Paul Castella qui avait relevé la lenteur du temps romanesque dans *Ces vols qui n'ont pas fui* :

C'est certainement en rapport avec une idée du flux de la vie. Par endroits, dans ce roman, le temps s'écoule à la manière d'une rivière. Il y a des pages où il est question de l'Areuse, du Val-de-Travers, du Doubs. Ils évoquent un mouvement dans une continuité, une durée.<sup>89</sup>

Que Monnier ait conclu son œuvre romanesque par un texte donnant une si grande place au Doubs en dit long sur les pouvoirs imaginaire et symbolique qu'il prêtait à cette rivière et aux cours d'eau en général. Dans *Pour mémoire*, après avoir vanté les mérites de *Baur et Binschädler* de Gerhard Meier, qui faisait déambuler et converser ses personnages au bord de l'Aar, il allait même jusqu'à déclarer :

Voilà un livre que j'aurais voulu savoir écrire, et, l'aurais-je fait, c'est parce que l'idée d'un sujet tout semblable m'est venue à maintes reprises. Je me serais attaché à deux vieux amis que les circonstances ont rapprochés et à de fréquentes promenades le long d'une rivière (l'Allaine de mon adolescence) ou d'un sentier qui, de nos petites montagnes jurassiennes, domine le fond d'une cluse.<sup>90</sup>

On peut dire qu'avec *Ces vols qui n'ont pas fui*, il a en grande partie accompli ce désir !

≈ ≈ ≈

La vision du Doubs offerte par **Jean-Paul Pellaton** semble plus ambivalente. Une préface écrite pour *Le*

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 33-34.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 65-66. Cf., dans « Le Doubs-La Goule » : « Son ciel miroite au bout de ses souliers, reflété » (*Oeuvres* II, p. 447) et, dans *L'Arbre un jour* : « ... quand [...] on a les côtes françaises au bout de ses souliers comme une toile peinte... » (p. 181).

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>88</sup> La conception psychologique de cette osmose peut être résumée par le fameux axiome d'Amiel selon lequel *un paysage quelconque est un état de l'âme*. Elle relève bien entendu aussi de l'artialisation dont j'ai parlé plus haut.

<sup>89</sup> J.-P. Monnier, *La Mesure d'une vie*, *Œuvres*, t. III, p. 590.

<sup>90</sup> J.-P. Monnier, *Pour mémoire*, p. 187.

*Doubs, de la source à la Saône* le montre déjà. Intitulé « Une rivière », ce bref texte présente le Doubs de façon très contrastée. Pellaton commence par évoquer l'« odeur inoubliable et tenace, odeur d'eau vivante, de vase, de bois moisi »<sup>91</sup> d'un Doubs au bord duquel il dit avoir passé deux ou trois étés de son enfance. La rivière apparaît d'abord comme riche de virtualités : elle offre des cachettes « vertigineuses » aux jeux des enfants, des profondeurs qu'ils imaginent « infinies », « un riche butin de poissons » et, lors d'un rude hiver, la surprise d'une glace épaisse d'un bon pouce qui recèle « des bestioles inconnues [...] restées prisonnières ». Les eaux du Doubs sont ensuite décrites comme dangereuses : leurs « tourbillons perfides » engloutissent régulièrement des baigneurs et, au printemps, leurs flots gonflés vont « se fourrer dans les maisons du quartier bas, obligeant les habitants à circuler en barque ». Pellaton évoque encore un Doubs réduit, les mois d'été, à « une mince couche liquide qui laiss[e] à nu son lit et dégag[e] des pestilences d'égout ». Et il conclut ainsi son texte :

Des années plus tard, j'ai appris que ce Doubs de mon enfance, après avoir creusé chez nous ses canyons, s'en va très loin dans un pays de soleil pour se perdre finalement dans une mer appelée Méditerranée !

Ces divers aspects de l'eau se retrouvent dans ses romans et nouvelles. L'eau euphorique (cf. le point d'exclamation de la dernière citation) correspond pour Pellaton à celle de la mer Méditerranée. Elle est le cadre des nouvelles « Le babbo » et « Une bouteille à la mer » dans *Les Prisons et leurs clés* (1973). Dans *Poissons d'or* (1984), la nouvelle éponyme identifie le bonheur à une vaste étendue d'eau, tandis que la nouvelle « Au commencement » montre un couple sauvé d'une catastrophe ferroviaire par sa contemplation de la mer. C'est aussi au bord de la mer que le héros de *Dans la nuit une rose* (1985) découvre sa raison de vivre. Le lac ou l'étang peuvent jouer un rôle semblable : dans « Droséra » (*Poissons d'or*), un couple se livre au plaisir de la baignade dans un étang ; dans « Poste restante » (*Un habit chasse l'autre*, 1996), le bonheur est lié au lac.

Mais ce dernier peut aussi être associé au malheur : la nouvelle « Le locataire » de *Quelques oiseaux étourdis* (1981) se termine sur le suicide d'un vieil homme dans un lac, mais il est vrai qu'un canal aboutit à ce lac, et le canal a tendance, chez Pellaton, à être la forme dégradée de la rivière, comme ce « canal moussu dont les eaux empestées servaient de refuge à des poissons d'apparence sombre et gélatineuse » dans « Un beau dimanche ».<sup>92</sup>

Quant à la rivière proprement dite, et précisément le Doubs, on les rencontre dans deux récits et un poème : le roman historique *Le Mège* (1993), la nouvelle « 75 kg d'homme » de *Septembre mouillé* (1990) et le poème « Rémanence » du recueil *D'Ici-bas* (1998).

*Le Mège* s'ouvre sur une déclaration d'amour à la rivière, mais tenue par Antoine, le saltimbanque que le héros Xavier croise au début du roman et qui lui donne le goût de la liberté :

J'aime les rivières, commença Antoine. Il y a des jours où je souhaite n'être rien de plus que de l'eau, une matière fluide qui n'a de forme que par le sol qui la contient. M'abandonner. Me laisser couler. J'appelle cela la tentation du bonheur.<sup>93</sup>

Ces paroles sont prononcées sur les bords de l'Allaine et le héros se retrouve, à la dernière page du roman, une fois accompli le long parcours qui l'a mené jusque dans le Paris révolutionnaire, sur ces mêmes bords. Ce retour au point de départ signifie-t-il que la liberté prônée par Antoine n'était qu'illusion ou que rien n'est moins libre que les rivières ? Quoi qu'il en soit, Xavier Meuret n'a pas pour elles l'affection de son mentor.

Ses activités de *mège*, c'est-à-dire de guérisseur, le conduisent à Saint-Ursanne : « Au-delà de la porte, le Doubs l'attendait, large et lent, roulant sans un remous ses eaux opaques d'un vert presque noir »<sup>94</sup>. Xavier ne s'y attarde pas et s'établit à Muriaux. Là, ses visites à des malades l'amènent fréquemment au bord du Doubs. Ainsi il descend au moulin du Theusseret :

<sup>92</sup> J.-P. Pellaton, *Cent fleurs et un adjudant*, p. 109.

<sup>93</sup> J.-P. Pellaton, *Le Mège*, p. 24.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>91</sup> Jean-Paul Pellaton, « Une rivière », *Le Doubs, de la source à la Saône*, p. 7. Comme le texte occupe cette seule page, toutes les citations y renvoient.

Miroitant dans le soleil, les eaux vertes [du Doubs] s'écoulaient avec une lenteur sournoise jusqu'au barrage d'où elles tombaient en bouillonnant. Des moires receleuses de tourbillons tremblaient à leur surface.<sup>95</sup>

Lorsqu'il s'y rend en plein hiver, il trouve la rivière gelée :

Descendu au bord du Doubs, il se penchait sur la couche de glace, trois pouces d'une matière vitreuse et noire, solide comme un métal, opaque à force d'épaisseur, et sous laquelle gisait l'eau, plus inquiétante d'être à moitié captive.<sup>96</sup>

Comme on le voit, ces représentations (qui rappellent en partie celles d'« Une rivière ») montrent un Doubs plutôt noir<sup>97</sup> et inquiétant. Mais il faut nuancer : le Doubs se révèle également positif. Xavier observe une biche qui guérit sa blessure en y baignant régulièrement sa patte, ce qui lui donne l'idée de bains thérapeutiques<sup>98</sup>, et, lorsqu'il revient au pays, il choisit de suivre le fil du Doubs pour échapper aux violences révolutionnaires.<sup>99</sup>

La nouvelle « 75 kg d'homme » se passe au bord du Doubs, à Saint-Ursanne. Le narrateur y est mobilisé pour tenir une infirmerie militaire en compagnie de deux autres soldats, Chavanne et Laville, sous les ordres d'un premier-lieutenant, Gautier, qui bouleverse les habitudes de la troupe en organisant des conférences sur la diététique. Le titre de la nouvelle se rapporte à une phrase que Gautier tire d'un ouvrage en allemand : « 75 kg d'homme se composent de 58 kg d'eau »<sup>100</sup>, phrase dont le narrateur et Chavanne sont chargés d'améliorer la traduction en même temps qu'ils doivent préparer des panneaux explicatifs. Malgré les difficultés techniques, le premier-lieutenant parvient à mettre sur pied ses conférences, mais la dernière est fâcheusement compromise par la disparition des

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 207.

<sup>97</sup> Voir aussi p. 225 : « les eaux noires du Doubs se dégageaient des premières vapeurs ».

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 330.

<sup>100</sup> J.-P. Pellaton, *Septembre mouillé*, p. 47.

panneaux, due à l'ivrognerie du soldat Laville qui les a égarés en chemin. Cet épisode jette évidemment une lumière ironique sur les 58 kilos d'eau qui doivent composer 75 kilos d'homme...

En ce qui concerne le Doubs, il n'est pas traité différemment que dans *Le Mège* :

Il ne faisait rien d'autre que parler, Chavanne, si ce n'est qu'une fois ou l'autre, il eut le courage de s'installer à la table de l'infirmerie pour improviser un article. Dans l'un des plus réussis, il magnifiait le Doubs que nous longions le soir, après l'appel, ce Doubs inquiétant sous sa lente et vitreuse noirceur. Il ameutait le souvenir de Jules César et de ses légions, suivait la rivière jusqu'à Besançon, évoquait le peintre Courbet, Proudhon le socialiste, Louis Pergaud...<sup>101</sup>

C'est toujours la rivière noire et inquiétante. Mais, dans sa poésie, Pellaton retrouve des accents euphoriques pour évoquer le Doubs de son enfance. Le poème « Rémanence » (dont le titre renvoie à une persistance de la sensation), associe clairement le Doubs à la vie :

Tandis qu'alentour  
Le soleil de mai  
Posait sa joue lisse  
Sur notre jardin  
Que le Doubs là-bas  
Fredonnait sa vie  
Entre les vieux saules

Lié à la mère maniant « sa marmite pleine / Au cul noir piqué / D'étoiles de braises », le Doubs est également donné comme origine de la voix poétique :

Voix qui chante en moi  
Même voix de source  
Qu'enfant j'écoutais  
Accroupi dans l'ombre.<sup>102</sup>

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>102</sup> J.-P. Pellaton, « Rémanence », *D'ici-bas*, p. 11.

Avec Monnier et Pellaton, ou du moins certains de leurs textes, nous avons quitté le cours sombre du Doubs pour nous engager dans des eaux plus riantes. Si nous continuons dans cette voie, nous découvrons une série de textes qui, loin du pathos et de l'identification, entretiennent un rapport décomplexé (c'est-à-dire affranchi des complexes de Caron et d'Ophélie) et même humoristique à la rivière.

Ainsi de **Louis Pergaud**. On sait que l'auteur de *La Guerre des boutons* est né et a vécu la majeure partie de sa (courte) vie dans le département du Doubs, près de Besançon. Mais s'il accorde une grande place aux paysages comtois dans ses récits, sa géographie - qui d'ailleurs, comme celle d'Aymé, travestit souvent les toponymes - se rapporte peu à la rivière Doubs proprement dite, car le « biotope » des hommes et des animaux de Pergaud est plutôt les montagnes du Jura où se trouvent les villages qui l'ont vu grandir, puis enseigner. Le Doubs est néanmoins présent dans deux nouvelles des *Rustiques* (1921). La première, « L'évasion de Kinkin », raconte comment un contrebandier rusé échappe à deux douaniers qui l'ont arrêté avec une charge de tabac achetée aux Brenets et transportée par le lac de Chaillexon<sup>103</sup>. Loin du sombre récit que Pierre César avait consacré aux contrebandiers<sup>104</sup>, le ton est ici comique (Kinkin embrouille les gabelous en prétextant une colique), et c'est aussi le cas dans la seconde nouvelle des *Rustiques* où il est question du Doubs, « Le sermon difficile ». Pergaud y montre avec humour l'embarras d'un curé de campagne désireux de dénoncer en chaire le libertinage des jeunes gens de sa paroisse, qui ont pris l'habitude de forniquer au bord du Doubs :

Sur les bords du Doubs, dans le sentier qui longe les vignes d'abord et le bois ensuite, l'herbe tendre, l'ombre fraîche, l'eau limpide, le silence, la solitude, et je pense « quelque diable aussi les poussant »... C'était là, oui, là, sous ces ombrages propices au doux repos et aux austères méditations que tous

les jours, tous les matins, de dix heures à midi, les couples revenant du marché s'arrêtaient et faisaient des stations, des stations... trop longues pour être honnêtes.<sup>105</sup>

Afin de ne pas choquer l'innocence de certaines ouailles, il a recours à une métaphore : après le marché, leur dit-il, les couples de jeunes gens ont l'habitude d'acheter des victuailles et de les partager sur les bords de la rivière. Afin de ne pas salir sa jupe, la fille la relève « et, sur son jupon, sur son jupon tendu comme une nappe [...], on étale victuailles, pain, vin et gâteaux, et l'on mange » :

C'est parfait, n'est-ce pas ; oui... c'est parfait, mais, sapristi, continua-t-il [...], eh bien ! quand on a mangé, quand on a bu, quand on a causé, quand on a ri, savez-vous ce qui se passe ? Le savez-vous, dites ? Non ! Eh bien, moi, je vais vous le dire ! Eh bien ! scanda-t-il, frappant à grands coups de poing le bord de la chaire, eh bien ! mes frères, oui, oui, eh bien ! le garçon, le garçon fait sauter la nappe, fait sauter la nappe, vous m'entendez, et il grimpe sur la table... Voilà ! Voilà ! Voilà !<sup>106</sup>

≈ ≈ ≈

Sautant allègrement au XXI<sup>e</sup> siècle, je trouve des pages d'**Alexandre Voisard** qui racontent une équipée comique au bord du Doubs. Dans *Le Mot musique* (2004), récit de ses années d'enfance et de jeunesse, le poète évoque la figure d'un ami de cinquante ans, Jeannot Loiseau<sup>107</sup>, dont la famille habitait Porrentruy et qui, aîné bienveillant et lui-même poète, lut ses premiers textes, lui fit découvrir Paris et le guida de façon décisive dans ses lectures. Le brillant et imaginaire Jeannot, qui vivait à Paris et revenait à Porrentruy pour les vacances, nourrissait de « grands projets utopiques », comme « construire une cabane au fond des bois où l'on se retirerait, ou suivre le cours du Doubs, à pied, de sa naissance à sa jonction avec la Saône ».<sup>108</sup>

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 848.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 851.

<sup>107</sup> Dans lequel il n'est pas difficile de reconnaître Jean Vogel.

<sup>108</sup> Alexandre Voisard, *Le Mot musique ou l'enfance d'un poète*, p. 165.

<sup>103</sup> Louis Pergaud, *Les Rustiques, Œuvres complètes*, p. 876 (*Les Rustiques* ont été écrits avant 1915, mais publiés posthument en 1921).

<sup>104</sup> *Au Moulin de la Mort*. Voir mon article cité, p. 103-105.

Un jour, ce dernier projet prend forme, mais sur un itinéraire plus réduit :

De Fontenais on se rendrait à Saint-Hippolyte, de là on grimperait jusqu'au plateau de Maîche, on ferait étape à Charquemont avant de redescendre sur l'autre bout de la boucle, vers Biaufond où la rivière nous mènerait via Soubey à Saint-Ursanne. On s'imposa trois règles absolues : ne pas entrer dans une auberge avant le soir, refuser de se faire transporter quoi qu'il arrive, ne pas dormir à l'hôtel ni en chambre d'hôtes.<sup>109</sup>

Accompagnés de leurs épouses Genièvre et Reine, Alexandre et Jeannot suivent bien cet itinéraire, mais un violent orage, sur le plateau de Maîche, les oblige à « prendre au plus court » et à délaisser Biaufond pour La Goule, où ils sont accueillis dans la « gargote fantomatique » de la « Marie de La Goule », laquelle leur cuisine une « énorme omelette » et les héberge dans l'étable de ses chèvres – non sans les avoir obligés à remplir son « registre hôtelier (c'est obligatoire ! avait-elle affirmé)<sup>110</sup> ». Après avoir fait étape à Soubey où leurs compagnes prennent le train pour Porrentruy, les deux poètes continuent de suivre le Doubs jusqu'à Saint-Ursanne. Mais Alexandre découvre bientôt que Jeannot, devenu presque silencieux, a les pieds « dans un état pitoyable » :

Ses talons et ses orteils étaient couverts de cloques dont certaines ensanglantées. Et à ma grande stupéfaction alors, mais seulement alors, je me rendis compte qu'il avait marché pendant trois jours chaussé de raffinés escarpins italiens, qui étaient loin de répondre aux aléas de notre expédition. Des chaussures de piéton de Paris!<sup>111</sup>

Malgré le supplice enduré, Jeannot tient à marcher jusqu'à la gare de Saint-Ursanne. Et Voisard d'ajouter que Jeannot Loiseau « fit longtemps auprès de ses amis de France et de Navarre un récit fier et enflammé de [leur] périple »<sup>112</sup> – récit qui devient héroï-comique sous sa propre plume.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 165-166.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>112</sup> *Ibid.*

Les pages qu'**Ernest Mignatte** consacre au Doubs dans son propre récit autobiographique *Papiers de famille* (2005) sont également drolatiques. Dans le chapitre où il évoque le souvenir de son père, l'auteur raconte que ce dernier, alors qu'il était gendarme au Noirmont, officiait aussi comme garde-chasse et garde-pêche, et qu'à ce double titre il était amené fréquemment à pourchasser les braconniers dans les côtes du Doubs. Et Mignatte de citer à ce propos l'avis de droit d'un procureur joint à un rapport de son père et qui concernait un délit de pêche de grenouilles :

Les prévenus ont pris des grenouilles dans les eaux bernoises [le Jura faisait alors encore partie du Canton de Berne], en communication avec le Doubs. Ces eaux (art. 1<sup>er</sup>/21 du Traité) sont soumises quant à la pêche au traité du 4.12.1957. Dans ce traité, la pêche n'est autorisée qu'à la ligne. Il n'y a pas d'exceptions pour les grenouilles. Est-ce une lacune ? La capture de la grenouille semble impossible, car je ne pense pas qu'on la prenne jamais à la ligne !

Les prévenus ont commis une infraction à ce traité. [...]

Par pêche, on doit entendre la capture dans l'eau. La prise de grenouilles sur le terrain ne tombe pas sous la loi sur la pêche. Elle ne tombe pas non plus sous la loi sur la chasse.

Quand les grenouilles sont hors de l'eau, sur terrain, elles sont choses sans maître, elles appartiennent à l'État. À défaut d'une loi ou d'une ordonnance (les prescriptions du 30 avril 1937 ne sont même pas au bulletin des lois), il n'y a pas d'acte punissable. Il y a de très sérieux indices que les intéressés ont pêché des grenouilles dans le Doubs, mais la preuve de cette contravention est faible.<sup>113</sup>

On ne sait comment cet imbroglio juridique et involontairement comique a été résolu...

Et je terminerai ce parcours sur des poèmes de **Bertrand Degott**, écrivain français qui vit à Besançon. Dans un sonnet intitulé « Corbeaux en décembre » et tiré du recueil *Battant* (2006), Degott fait de Besançon et de la boucle du Doubs le décor de l'envol de ses corbeaux :

On a des éblouissements, même en voiture  
même en roulant près des voies du chemin de fer

<sup>113</sup> Ernest Mignatte, *Papiers de famille*, p. 94-95.

avec citadelle et collines en arrière-plan, la boucle du Doubs sur fond de ciel – rature

des arbres nus – corbeaux à travers les ramures qu'on dirait de feuille agitées là-bas dans l'air d'autant d'allers-retours, tant que leur cri se perd ou se répercute à l'envi de sépulture

en renaissance – alors vient l'éblouissement faut-il que tout soit relié profondément pour ricocher ainsi puis s'enfoncer dans l'âme[...]<sup>114</sup>

Le Doubs et ses reflets sont à la base d'«éblouissements», d'un mouvement de la mort à la vie («de sépulture en renaissance»), de sentiments qui, s'ils s'enfoncent dans l'âme, sont d'abord aériens, puisqu'ils «ricochent». Affranchis de la gravité, ils sont comme la poésie de Degott, qui aime faire ricocher les mots et pratique l'auto-ironie :

c'est vrai qu'ici le livre abonde en *Mots Doubs* comme en quantité mais sur la qualité profonde il reste permis d'hésiter<sup>115</sup>

Et l'on ne s'étonne pas qu'un autre poème sur le Doubs, tiré du recueil *More à Venise* (2013), livre cette interrogation :

Je ne sais pas pourquoi les rives du Doubs seraient plus inspirées que d'autres mais quand il m'arrive d'y faire un bouquet de spirées tu vois, il faut que je l'écrive<sup>116</sup>

*Pourquoi les rives du Doubs seraient-elles plus inspirées que d'autres ?* Oui, pourquoi plus que la Loue, l'Èvre<sup>117</sup> ou la Marne<sup>118</sup> ? C'est là une bonne question. À défaut d'y avoir répondu et en attendant d'y revenir<sup>119</sup>, j'espère que les pages qui précèdent auront convaincu le lecteur que le Doubs et ses rives sont un lieu inspiré et qu'on peut parler de leur génie littéraire.

<sup>114</sup> Bertrand Degott, *Battant*, p. 52.

<sup>115</sup> B. Degott, *More à Venise, suivi de Petit testament*, p. 34.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>117</sup> Parcourue par Julien Gracq dans *Les Eaux étroites*.

<sup>118</sup> Voir *Remonter la Marne*, de Jean-Paul Kauffmann.

<sup>119</sup> Par un livre en préparation. Je remercie mon épouse Rosana et Cécile Guinand de leur lecture et de leurs précieuses suggestions. Merci également à Bruno Chapatte, Bruno Curatolo, Bertrand Degott, Marcel S. Jacquat et James Sacré.

## Bibliographie

- AYMÉ, Marcel, *Le Moulin de la Sourdine, Œuvres romanesques complètes*, éd. M. Lécureur, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1998, tome II
- BACHELARD, Gaston, *L'Eau et les rêves*, Paris, José Corti, 1942
- BAILLODS, Jules, *Rivières*, Neuchâtel, La Baconnière, 1936
- BEUCLER, André, *Vallée du Doubs*, Paris, Émile-Paul Frères, «Portrait de la France», 1928
- BROSSARD, Jean-Pierre, «Bibliographie des principaux ouvrages et textes sur le Doubs», in NUSSBAUM, Jean-Marie, *Le Doubs. Des Brenets à Saint-Ursanne...*
- CHAPPUIS, Pierre, *Muettes émergences*, Paris, José Corti, 2011
- CLADE, Jean-Louis, *Le Doubs. De la source à la Saône*, photos Georges Caille, Éric Leuba, La Chaux-de-Fonds, Éditions d'En Haut, 1994
- DEGOTT, Bertrand, *Battant*, Paris, La Table ronde, 2006
- More à Venise, suivi de Petit testament*, Paris, La Table ronde, 2013
- FERNIER, Robert, *Le Doubs*, Le Locle, Éditions Glauser-Oderholz, 1962
- GABUS, Jean, *Le Jura fantastique*, dessins d'Albert Locca, Neuchâtel, La Baconnière, s.d. [1937]
- GRACQ, Julien, *Les Eaux étroites*, Paris, José Corti, 1977
- GRIMAÎTRE, Jules, *Les Rives suisses du Doubs*, Tramelan, Imprimerie du Progrès, 1933
- GROBÉTY, Anne-Lise, «Monique Saint-Hélière, du lieu à l'œuvre», *Intervalles* 43, sept. 1995 (*Monique Saint-Hélière*)
- HALDIMANN, Jean, *Notre Doubs*, La Chaux-de-Fonds, Aux Éditions des Nouveaux Cahiers, 1942
- Hommage à Louis Loze, Cahiers de l'Institut neuchâtelois*, Neuchâtel, La Baconnière, 1964
- JAQUIER, Claire, «Pour une lecture réaliste de Monique Saint-Hélière», *Des mots rayonnants, des mots de lumière. Mélanges Philippe Terrier, A. Gendre et al. éd.*, Neuchâtel/Genève, Université de Neuchâtel/Librairie Droz, 2013
- JUBIN, Paul, *Images du Doubs*, 20 bois gravés de Laurent Boillat, Porrentruy, Éditions Pro Jura, 1958
- «En suivant le Doubs de Soubey à Saint-Ursanne», *Actes de la Société jurassienne d'Émulation*, 1962
- KAUFFMANN, Jean-Paul, *Remonter la Marne*, Paris, Fayard, 2013
- LOZE, Louis, *Le Doubs*, Les Cahiers romands, 12, Lausanne, Payot, 1930
- Rencontre du Doubs*, ill. de Roger Huguenin, La Chaux-de-Fonds, À la Cité du livre, 1956
- LOZE, Louis, NUSSBAUM, Jean-Marie, *Visages du Doubs*, Photographies de Georges Bachmann, La Chaux-de-Fonds, Éditions A.D.C., s.d. [1961]
- MIGNATTE, Ernest, *Papiers de famille*, Porrentruy, Éditions des Malvoisins, coll. «Malpoche», 2005
- MONNIER, Jean-Pierre, *L'Allègement*, Vevey, Bertil Galland, 1975
- L'Arbre un jour*, Lausanne, Cahiers de la Renaissance vaudoise, 1971
- «Le Doubs-La Goule», *Œuvres*, Yvonand, Bernard Campiche, t. II, 1997
- Écrire en Suisse romande entre le ciel et la nuit*, Vevey, Bertil Galland, 1979
- La Mesure d'une vie*, Œuvres, Yvonand, Bernard Campiche, t. III, 1997

*Pour mémoire*, Yvonand, Bernard Campiche, 1992  
*Ces vols qui n'ont pas fui*, Yvonand, Bernard Campiche, 1986  
 NUSSBAUM, Jean-Marie, *Le Doubs. Des Brenets à Saint-Ursanne*, photographies de Georges Bachmann, La Chaux-de-Fonds, Éditions d'En Haut, 1991 (reprise du texte de *Visages du Doubs*)  
*Guide du Jura neuchâtelois. Le Doubs, rivière enchantée*, La Chaux-de-Fonds, A.D.C., s. d.  
 PAULHAN, Jean - SAINT-HÉLIER, Monique, *Correspondance 1941 – 1955*, éd. J.-F. Tappy, Paris, Gallimard, Cahiers Jean Paulhan 8, 1995  
 PELLATON, Jean-Paul, *Le Mège. Trois années dans la vie de Xavier Meuret, mège de Miécourt*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1993  
*D'Ici-bas*, Lausanne, Éditions Empreintes, 1998  
 « Un beau dimanche », *Cent fleurs et un adjudant*, La Neuveville, Éditions du Griffon, s. d. [1953]  
 « Une rivière », in CLADE, Jean-Louis, *Le Doubs. De la source à la Saône...*  
 « 75 kg d'homme », *Septembre mouillé*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1990  
 PERGAUD, Louis, *Les Rustiques, Œuvres complètes*, Paris, Livre Club Diderot, 1970  
 PERRET, Fritz-Albin, *Le Doubs dès sa source à son embouchure et bribes chronologiques*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1913  
 PIROUÉ, Georges, « Les échelons de la mort », *Feux et lieux*, Paris, Denoël, 1979  
 ROBERT, Dr Eugène, *Le Doubs. Des Brenets à Goumois*, Extrait du Bulletin No 39 de la Section La Chaux-de-Fonds du C.A.S., s.d. [1932]  
 ROGER, Alain, *Court traité du paysage*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 1997  
 SAINT-HÉLIER, Monique, *Bois-Mort* [1934], Lausanne, Bibliothèque romande, 1971  
*La Cage aux rêves* [1932], Lausanne, L'Aire, 1985  
*Le Cavalier de paille* [1936], Lausanne, L'Aire, 1988  
*Journal inédit*, éd. S. Pétermann et al., à paraître  
*Le Martin-pêcheur* [1953], Lausanne, L'Âge d'Homme, coll. « Poche Suisse », 1987  
 SANGSUE, Daniel, « Le Doubs dans la littérature du dix-neuvième siècle », *Des mots rayonnants, des mots de lumière...*  
 SANTSCHI-ROTH, Suzanne, *Une graine de malheur. Petite chronique des habitants du Doubs*, Moutier, Éditions Robert, s. d. [1974]  
 STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, éd. Michel Crouzet, Le Livre de poche classique, 1997  
 SURDEZ, Jules, « Histoire du Moulin de la Mort », *Actes de la Société jurassienne d'Émulation*, 1930  
 THIBAUDET, Albert, *Réflexions sur la littérature*, Paris, Gallimard, 1940, tome 2  
 VOISARD, Alexandre, *Le Mot musique ou l'enfance d'un poète*, Orbe, Bernard Campiche, 2004  
 ZIMMERMANN, Jean-Paul, « L'Auberge des Gravières », *La Ligne d'eau*, Paris, Éditions Défense de la France, s. d. [1947]  
*Œuvres poétiques*, Neuchâtel, La Baconnière, coll. « La Mandragore qui chante », 1969  
*Le Pays natal*, Neuchâtel, La Baconnière, s. d. [1944]



Romain Crelier, « *La mise en abîme* », installation, abbatale de Bellelay, été 2013, photographie Jacques Bélat